

POURQUOI LA TYPOLOGIE DES LANGUES EST-ELLE POSSIBLE ?

RÉSUMÉ. — *Que la typologie des langues soit possible n'est pas une évidence compte tenu de la diversité des structures grammaticales. Certes les langues peuvent exprimer approximativement les mêmes choses, mais elles ont des catégories grammaticales complètement différentes qui ne sont pas assimilables aux catégories d'autres langues. Dans l'ancienne tradition structuraliste on a conclu de cette constatation que la typologie des langues n'est effectivement pas possible. La tradition générative représentait la position (aprioristique) radicalement antinomique que toutes les grammaires sont constituées des mêmes moellons et que les catégories se laissent très bien assimiler les unes aux autres. Mais ces derniers temps la conception non-aprioristique regagne du terrain et dans cette contribution j'explique comment on peut pratiquer la typologie des langues selon un tel point de vue. La solution du problème consiste à reconnaître que les catégories descriptives et les concepts comparatifs doivent être très rigoureusement distingués, bien que très souvent les mêmes termes soient employés pour les uns comme pour les autres. Cela signifie que la typologie et la description des langues dépendent moins fortement l'une de l'autre que beaucoup de linguistes ne le pensent jusqu'à présent.*

1. Comparaison typologique de systèmes linguistiques différents

Dans cet article je souhaite tenter de répondre affirmativement à la question de la possibilité de la typologie des langues. Je présuppose ce faisant que la typologie des langues n'est pas une entreprise impossible, et j'ai à l'esprit la typologie dans la prolongement de Greenberg (1963), qui est représentée par exemple dans les travaux de Stassen (1985), Dahl (1985), Croft (1990), Dryer (1992), Nichols (1992), Lazard (1994), Cristofaro (2003) et Haspelmath, Dryer, Gil & Comrie (eds.) (2005). Je crois que ces travaux (et de nombreux autres dans la même orientation) ont fourni des résultats féconds et j'aimerais apporter ici une réflexion sur la manière dont il est possible de comparer les langues.

Car la manière de comparer les structures linguistiques de différentes langues n'a rien d'évident. Certes nous employons habituellement des termes similaires (adjectif, article, datif, subjonctif, proposition relative, suffixe, composé, etc.) pour les langues les plus diverses, mais en sciences du langage il y a un vaste accord sur le fait que les langues ont des systèmes différents et que de telles étiquettes catégorielles ont des sens différents dans les différentes langues. Le parfait allemand, le parfait anglais et le parfait latin présentent une série de similarités (tous désignent des situations qui se situent au moins partiellement avant le moment d'énonciation), mais aussi des différences notables. Sémantiquement le parfait latin ressemble sans doute plus au prétérit de l'anglais (*veni* ↔ *I came*). Nous ne pouvons donc pas mettre simplement en parallèle les catégories de différentes langues.

Manifestement, la prise de conscience que chaque langue a son propre système avec des catégories propres qui ne se recouvrent parfaitement avec aucune catégorie d'une autre langue est relativement récente. Jusque tard dans le 19^{ème} siècle il était habituel d'appliquer tout simplement les catégories de la grammaire latine, même pour des langues extra-européennes. La grammaire générale du temps des Lumières avait élevé la validité universelle des catégories linguistiques au rang de principe. Mais aux débuts de la linguistique moderne dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle, il devint de plus en plus clair qu'un transfert des catégories de la grammaire latine à des langues d'un autre type conduisait à une description dénaturée. Les linguistes cessèrent de parler en français d'un nominatif (*le livre*), d'un accusatif (également *le livre*), d'un génitif (*du livre*) et d'un datif (*au livre*), parce qu'il comprit que distinguer un nominatif et un accusatif pour les substantifs du français n'était pas motivé et que le « génitif » et le « datif » se comportaient exactement comme d'autres prépositions (*dans, pour, etc.*).

Mais dès le 18^{ème} siècle des linguistes ont tenté de comparer typologiquement les langues les unes aux autres, c'est-à-dire en ne tenant compte que des ressemblances structurales, et en faisant abstraction des relations de parenté. Au regard des différences entre les systèmes linguistiques il n'est pas trivial de se demander si comparer les langues est possible et ce qui peut servir de *tertium comparationis*, si chaque langue a ses propres catégories et qu'on ne peut pas effectuer un simple transfert de catégories d'une langue à l'autre. Je voudrais discuter dans cette contribution trois réponses possibles à cette question et montrer que la troisième réponse est la meilleure, celle qui est la plus apte à faire avancer la recherche en typologie des langues. Les trois réponses sont résumées dans les thèses 1a-c) :

- (1) a. La typologie des langues est effectivement impossible (structuralisme non-aprioristique).
- b. La typologie des langues est possible sur la base de catégories translinguistiques (générativisme aprioristique).
- c. La typologie des langues est possible sans catégories partagées par les langues (typologie non-aprioristique).

Les sections qui suivent développent ces trois réponses.

2. Le structuralisme non aprioristique : la typologie des langues est impossible

C'est Franz Boas (1858-1942) qui le premier a explicitement exigé que chaque langue soit décrite à partir d'elle-même. Dans son introduction au « *Handbook of American Indian Languages* » il soulignait que les catégories choisies dépendent absolument de la forme interne de chaque langue (« depend entirely on the inner form of each language », Boas 1911). Boas voulait libérer la linguistique de l'apriorisme naïf de la grammaire latine. La forme interne qu'il évoque devint alors l'objet d'étude central du structuralisme. Ferdinand de Saussure (1857-1913) écrivait que « dans la langue, il n'y a que des différences » (1915, p. 166), ce qui voulait dire que toutes les catégories se définissent par la manière dont elles se distinguent d'autres catégories et que chaque langue a une manière propre de diviser l'espace des sons linguistiques et celui des significations. André Martinet (1908-1999) a formulé très clairement cette conception structuraliste dans son manuel de 1960 (p. 16) : « à chaque langue correspond une organisation particulière des données de l'expérience ». En tant que phonologue, il donne un exemple emprunté au domaine des catégories phonologiques, qui ne peuvent pas être tenues pour équivalentes malgré leur ressemblance phonétique :

« il est aussi dangereux et erroné de voir dans l'initiale de fr. *tout*, d'angl. *tale*, d'all. *Tat*, de russe *tuz* des variantes d'un même type, que de considérer fr. *prendre*, angl. *take*, all. *nehmen*, russe *brat'* comme correspondant à une même réalité préexistant à ces désignations. »

Les catégories structurales des langues sont donc spécifiques à chaque langue tout comme les significations lexicales. Pour les significations lexicales et grammaticales, la variabilité des langues ainsi que les ressemblances entre les langues se laissent représenter au mieux à l'aide de cartes sémantiques. Dans Haspelmath (2003), j'ai représenté les ressemblances entre la préposition française *à*, la préposition anglaise *to* et le cas du datif en allemand à l'aide de la carte sémantique de la figure 1.

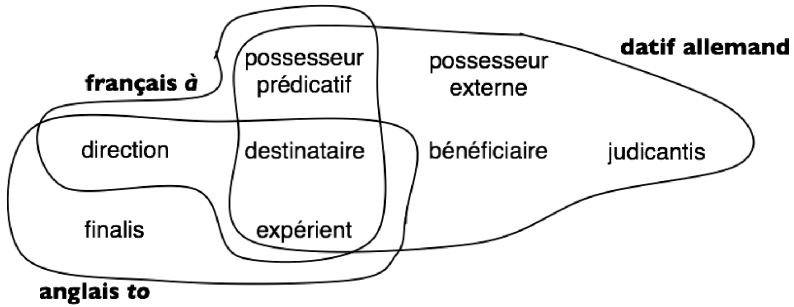


Figure 1 : Carte sémantique de marqueurs similaires au 'datif' et distribution du français *à*, de l'anglais *to* et du datif allemand

Cette carte montre correctement comment les différentes langues divisent la substance sémantique de manière diversifiée sans se recouvrir. Une telle carte sémantique figure sans doute pour la première fois chez le structuraliste Louis Hjelmslev (cf. Hjelmslev 1953), et ultérieurement à nouveau chez Lazard (cf. Lazard 1981). Dans les années 1980, les cartes sémantiques ont été redécouvertes de manière plus ou moins indépendantes (cf. van der Auwera & Plungian 1998, Croft 2003, Haspelmath 2003, Levinson & Meira 2003, Cysouw et al. 2009).

Mais alors que la typologie moderne souhaite représenter dans les cartes sémantiques en premier lieu la ressemblance entre les langues, pour les structuralistes ce sont les différences entre les catégories qui occupent le premier plan. Le structuraliste Matthews (1997, p. 199) souligne que la typologie des langues devrait reposer sur une analyse détaillée des systèmes particuliers, mais que les typologues, de facto, ne pratiquent pas une telle analyse et font comme s'il existait des catégories translinguistiques :

« To ask whether a language 'has' some category is...to ask a fairly sophisticated question... Such warnings were once commonplace... [but] in many typological studies, scholars seem to proceed as if they were irrelevant. Crosslinguistic comparison is, on the contrary, initiated independently or in advance of detailed analyses of individual systems. One approaches each language with, in effect, a checklist... In principle, comparisons must be based on analyses of particular systems : but, in so many interesting cases, such analyses are lacking. »

Mais Matthews ne dit pas ce que pourrait être le *tertium comparationis*, si les catégories n'ont pas de validité interlinguistique. Et généralement on peut dire que le structuralisme a délivré peu de contributions à une comparaison systématique des langues. Sa réponse à la question de la possibilité de la typologie des langues est : compte tenu de l'in-

commensurabilité des structures linguistiques, la typologie est à proprement parler impossible. Greenberg (1974, p. 42) constatait : « American structuralists largely ignored typology » (cf. aussi Croft 1993, p. 17), et dans le structuralisme européen, la situation n'était pas bien meilleure. Saussure, Martinet et Matthews n'ont en tout cas pas brillé par leurs contributions typologiques.

3. Le générativisme aprioristique : une typologie basée sur des catégories translinguistiques

La conception générative de la grammaire de Noam A. Chomsky est dominée par une tout autre vision des catégories linguistiques. Les catégories (et les traits) sont des « universaux substantiels » a priori de la grammaire universelle innée et l'acquisition d'une structure linguistique consiste à déterminer à partir des données de l'environnement laquelle des catégories présentes dès la naissance sont instanciées dans la langue maternelle et quelle est leur expression concrète. Le grammaire générative assimile donc le phonème *t* dans le français *tout* et dans l'anglais *tale* et elle tente également un traitement unificateur du cas dans différentes langues, par exemple par l'intermédiaire de traits casuels plus abstrait. C'est ainsi que les cas de l'allemand sont décrits dans Bierwisch (1967) par les traits universels (2) :

(2) Nominatif	[−nominal, −verbal, −oblique]
Accusatif	[−nominal, +verbal, −oblique]
Genitif	[+nominal, +verbal, −oblique]
Datif	[−nominal, +verbal, +oblique]

Müller (2005) recourt aux même traits casuels pour l'islandais et présuppose donc que les traits ont une validité translinguistique (cf. aussi Maling 2001, où il est admis tout simplement que l'on peut assimiler le cas « datif » dans différentes langues). Dans la linguistique générative les cas sont donc traités de manière absolument différente du structuralisme, et cela vaut également pour d'autres catégories structurales.

L'universalisme a priori est présent dans les écrits de Chomsky dès les origines, par ex.

« We require that the grammar of a given language be constituted in accord with a specific theory of linguistic structure in which such terms as “phoneme” and “phrase” are defined independently of any particular language. » (Chomsky 1957, p. 50)

Dans les années 1980, l'universalisme a été un peu réduit par le programme des Principes et Paramètres, mais l'assimilation de systèmes

similaires y est aussi très claire, comme par ex. dans la citation suivante de Mark Baker, disciple de Chomsky :

« [I]n the domain of grammar we find that languages are not so unique. Although the total number of imaginable grammatical systems is in theory quite large, in practice we find relatively few systems being used over and over again in different parts of the world. » (Baker 2001, p. 116)

Selon la conception générative c'est là la réponse à la question de la possibilité de la typologie des langues, donc : la typologie est non seulement possible, mais aussi très simple dans son principe. Toutes les langues sont constituées des mêmes moellons innés. Il y a un ensemble de catégories universellement disponibles, parmi lesquelles les langues peuvent effectuer une sélection. Ce sont les catégories translinguistiques (angl. *cross-linguistics categories*). Dans la description les catégories correctes sont à déterminer et celles-ci peuvent alors être directement comparées par la typologie. La linguistique générative nie donc catégoriquement l'incommensurabilité des différents systèmes constatée par le structuralisme.

Mais, dans la pratique, l'identification de phénomènes propres à une langue à l'aide de catégories interlinguistiques est difficile. Les représentations des catégories de la grammaire universelle fluctuent continuellement, ce qui accroît l'insécurité quant à l'analyse correcte des phénomènes spécifiques à une langue. Tout comme le structuraliste Matthews (1997, cf. plus haut), le générativiste Newmeyer (1998, p. 338) souligne que la comparaison des langues est complexe et qu'elle doit se fonder sur des analyses détaillées des langues particulières :

« Assigning category membership is often no easy task... Is Inflection the head of the category Sentence, thus transforming the latter into a[n] Inflection Phrase (IP) ?... Is every Noun Phrase dominated by a Determiner Phrase (DP) ?... There are no settled answers to these questions. Given the fact that we are unsure precisely what the inventory of categories for any language is, it is clearly premature to make sweeping claims.... » (Newmeyer 1998, p. 338)

Effectivement de telles controverses se rencontrent de tous côtés et il n'existe pas de bonne méthode pour les régler (cf. Haspelmath 2007). Souvent une conception déterminée ne s'impose que parce qu'elle a été proposée par un linguiste connu ou parce qu'elle est particulièrement visible dans une langue de prestige (par exemple dans les manuels). Bach (2004) indique que la linguistique générative a toujours été largement influencée par l'anglais et qu'il n'y a eu aucune réflexion sur la manière de s'arranger avec différents systèmes linguistiques.

« [early generative grammar] took over with no substantial justification the categories of traditional grammar... The initial empirical base was English and as this base was broadened to include more and more different languages, these categories were naturally taken over for the “ new ” languages » (Bach 2004, p. 56-57).

Dans les années 1980 la linguistique générative a progressivement pris ses distances et ne s'est plus fixée sur l'anglais, mais finalement le programme des Principes et Paramètres n'a pas été réellement couronné de succès (cf. Newmeyer 2005, Baker 2008, p. 352, Haspelmath 2008). De nombreux linguistes s'en sont détournés entre-temps.

Le structuralisme non aprioristique (§ 2) et le générativisme aprioristique (§ 3) n'ont donc pas fait beaucoup avancer la typologie des langues. En revanche il y a un consensus général sur les progrès significatifs qu'a permis la typologie de Greenberg. Mais Greenberg et ses successeurs immédiats se sont aussi peu exprimés que les générativistes sur l'incommensurabilité des systèmes linguistiques. Depuis quelque temps, on entend toutefois de plus en plus de voix qui se prononcent en faveur d'une typologie des langues clairement non-aprioristique, qui reconnaissent la spécificité de chaque système linguistique et leur appliquent un traitement typologique, comme nous allons le voir dans la section suivante.

4. Une typologie des langues non aprioristique est-elle possible ?

Cela peut surprendre, mais, dans les dernières années, quelques typologues de renom ont souligné que les catégories linguistiques sont par principe des unités propres à une seule langue et qu'on ne peut pas les assimiler carrément à des catégories analogues dans d'autres langues. Des typologues comme Gilbert Lazard (1992, 2006), Matthew Dryer (1997), William Croft (2000, 2001), et Sonia Cristofaro (2009+) ont défendu la thèse que toute langue a ses propres catégories et que l'on ne devrait pas chercher à décrire les langues à partir d'une liste donnée de catégories a priori dotées d'une validité interlinguistique. Nous lisons chez Gilbert Lazard :

« chaque langue doit être décrite en elle-même, indépendamment de toute autre... il n'y a pas de catégories interlangues » (Lazard 2006, p. 114)

« (il y a des ressemblances..) mais cette ressemblance n'est jamais une identité » (Lazard 2006, p. 111)

Dans un article remarqué Matthew Dryer (1997) s'occupe principalement de relations grammaticales (sujet, objet, etc.), mais aussi de catégories phonologiques, par exemple de phonèmes. Il défend l'idée

qu'il n'existe pas de relations grammaticales interlinguistiques mais que les relations grammaticales de différentes langues ne présentent que des ressemblances plus ou moins étroites les unes avec les autres :

« There are four kinds of things that might exist in the domain of grammatical relations, listed in (1).

- (1) a. Grammatical relations in particular languages
 b. Similarities among these language-particular grammatical relations
 c. Functional, cognitive and semantic explanations for these similarities
 d. Grammatical relations in a cross-linguistic sense
 ... the first three things in (1) exist but... the fourth one is unnecessary.
 (p. 116) »

La tâche de la typologie des langues ne consiste donc plus à trouver des catégories universelles ou translinguistiques et à décrire les phénomènes propres à une langue sur cette base, mais à systématiser et expliquer les ressemblances entre les différentes catégories unilingues.

Une typologie des langues a priori des relations grammaticales pré-suppose que des catégories comme le « sujet » sont universelles et se demande pour chaque langue : « Quelle expression nominale constitue le sujet ? » Mais fréquemment il n'y a pas de réponse assurée, comme Schachter (1976) l'a montré dans un article classique pour le tagalog. En (3a-b), on pourrait dans les deux cas considérer comme sujet l'expression introduite par *ang* — dans ce cas *ang* marquerait une sorte de nominatif, *binabasa* une sorte de passif et *ng* une sorte d'accusatif ou d'oblique — ou bien on pourrait dire que dans les deux cas *titser* (enseignant) est le sujet — dans ce cas *ng* serait une sorte d'ergatif ou d'oblique, *ang* une sorte d'absolutif-topique et *bumabasa* une sorte d'antipassif :

(3) Tagalog (Schachter & Otanes 1972, p. 69)

a. *Bumabasa ng diyario ang titser.*

ACT/FOC.lire.IMPF GEN journal TOP enseignant
 'L'enseignant lit un journal.'

b. *Binabasa ng titser ang diyario.*

OBJ/FOC.lire.IMPF GEN enseignant TOP journal
 'L'enseignant lit le journal.'

Dryer (1997) indique de son côté que l'on peut tout à fait se passer du concept de sujet pour la description du tagalog. Schachter & Otanes (1972) décrivent le tagalog très élégamment à partir de ses propres concepts (par ex. expression en *-ang*, expression en *-ng*, etc.), sans recourir à aucun concept de la grammaire du latin ou de l'anglais. Les problèmes ne surgissent que quand Schachter (1976) se demande comment l'on trouve le sujet en tagalog.

Mais comment la comparaison entre les langues est-elle possible ? Dryer évoque (en 1b dans la citation ci-dessus) le fait que l'on rencontre « des similarités entre les relations grammaticales des langues particulières », mais comment cela se passe-t-il ? Quel est le *tertium comparationis* ? Croft (2003, p. 12-14) et Haspelmath (2007, p. 126) évoquent simplement le fait que l'on peut comparer les catégories grammaticales par le biais de traits sémantiques communs, et effectivement Dryer emploie, dans ses travaux sur la typologie de l'ordre des mots (cf. Dryer 1992 et Dryer 2005a, outre des contributions au *World Atlas of Language Structures*), avant tout des critères sémantiques pour l'identification des unités positionnelles (sujet, objet, verbe, nom, adjectif, etc.). Mais Newmeyer (2007, p. 136-139) critique à bon droit l'insuffisance des critères sémantiques. De nombreux typologues emploient des notions telles que adposition, genre, cas, passif, proposition relative ou incorporation qui ne peuvent pas être définies de manière purement sémantique, et qui ont également une composante formelle. Newmeyer en conclut que ces typologues travaillent donc bien avec des catégories translinguistiques tout comme les générativistes et que cela rend incohérente la position des typologues non aprioristiques. Dans la section qui suit je formule une réponse à cette critique de Newmeyer et je montre comment des descriptions non aprioristiques de langues particulières sont compatibles avec la typologie des langues dans l'esprit du structuralisme.

5. Une typologie non aprioristique utilise ses propres concepts comparatifs

La réponse à la question de la possibilité de la typologie des langues que je voudrais proposer ici, c'est que la typologie n'opère pas avec des catégories universelles ou translinguistiques, mais à l'aide d'une espèce particulière de concepts comparatifs, qui sont d'une autre nature que les catégories descriptives avec lesquelles nous décrivons les langues particulières.

Les concepts comparatifs sont conçus par les typologues spécialement pour comparer les langues. Il doivent être applicables universellement et doivent pour cette raison être définis sur la base de schèmes applicables universellement, schèmes sémantiques tout autant que formels, ainsi que d'autres concepts comparatifs.

Mais ces concepts comparatifs ne sont pas appropriés pour décrire les langues particulières. Le seul critère d'adéquation pour les concepts comparatifs est leur aptitude à permettre une comparaison interlinguistique intéressante (de mon point de vue, cela signifie surtout une apti-

tude à permettre la formulation d'universaux linguistiques). La question de savoir s'ils sont psychologiquement réels ne se pose en aucun cas pour les concepts comparatifs, contrairement aux catégories descriptives. Il est normal que différents linguistes comparatistes emploient des concepts comparatifs différents, car la comparaison des langues poursuit différents objectifs. Pour tel linguiste, les marques de cas sont exclusivement des affixes, mais pour tel autre ils englobent aussi bien des marques morphologiques que des adpositions. C'est là un problème purement terminologique : il s'agit de deux concepts comparatifs clairement différents qui sont probablement aussi sensés l'un que l'autre et permettent des comparaisons intéressantes.

On peut comparer les concepts comparatifs avec des unités de mesure dans d'autres sciences : ils sont sélectionnés de manière assez arbitraire, mais ils sont incontournables pour la comparaison des objets d'étude. Les concepts comparatifs sont approximativement ce que Gilbert Lazard (2006, p. 123) appelle des « cadres conceptuels arbitraires » : des schèmes qui sont établis par le chercheur pour permettre la comparaison. Il n'y a pas de justification empirique pour ces schèmes, car une comparaison empirique ne devient possible que dès lors qu'on dispose d'un tel concept comparatif. Les concepts comparatifs reposent donc dans une large mesure sur l'intuition du linguiste.

Par le passé, les concepts comparatifs n'ont cessé d'être confondus avec des catégories descriptives. Il n'existe pas de conventions terminologiques distinctes pour les catégories descriptives et les concepts comparatifs, et des termes tels que « adjectif » ou « futur » sont employables aussi bien comme catégories descriptives dans les langues particulières que comme concepts comparatifs. La linguistique générative a largement diffusé l'idée de catégories universelles, et de nombreux linguistes sont (consciemment ou non) dans l'attente que les catégories qu'ils rencontrent dans leur langue soient des manifestations de catégories générales en quelque sorte prédéfinies comme les idées platoniciennes. Ils considèrent les concepts comparatifs des typologues comme de telles catégories universelles, et : ou bien ils critiquent les schèmes typologiques, parce qu'ils ne se recouvrent pas complètement avec les catégories rencontrées dans une langue déterminée, ou bien ils tentent d'employer les schèmes typologiques pour la description de leur langue particulière, même si ceux-ci ne conviennent que médiocrement.

Dans la prochaine section, j'apporterai une série d'exemples de concepts comparatifs et je montrerai qu'ils ne sont pas identiques avec les catégories descriptives de même nom. Je crois que la différence entre concepts comparatifs et catégories descriptives sera pleinement clarifiée par ces exemples.

6. Concepts comparatifs vs. catégories descriptives : cinq exemples

Les cinq exemples qui suivent sont des concepts comparatifs qui ont été employés dans la littérature typologique et qui y ont été manifestement considérés comme utiles (datif, sujet, forme finie, progressif, clitique). Je ne veux pas porter ici un jugement sur leur utilité et sur l'éventuelle nécessité de les remplacer par de meilleurs schèmes, car c'est une question concernant la recherche typologique concrète. Ici, il s'agit de l'idée méthodologique générale selon laquelle différents objets sont désignés par les termes : d'une part des catégories descriptives dans les langues les plus diverses (qui ont un plus ou moins grand nombre de traits communs) et d'autre part des concepts comparatifs interlinguistiques. Que les mêmes termes soient employés au même sens pour assurer la transparence (bien que l'on puisse naturellement nommer différemment les catégories des langues particulières, par ex. à l'aide de caractères ou de nombres arbitraires). Mais il faut veiller à ne pas confondre les catégories des langues particulières avec les concepts comparatifs. Les définitions qui suivent contiennent seulement des schèmes sémantiques employables universellement, des schèmes formels simples employables universellement (par ex. 'observable', 'précéder', 'différent'), ainsi que d'autres concepts comparatifs qui à leur tour doivent être définis de manière universelle.

6.1. Datif

Le « Datif » a été parfois employé comme concept comparatif (par ex. par Blansitt 1988) :

(4) Définition :

Une marque de datif est un morphème de cas ou une adposition, qui code entre autres l'argument-destinataire d'un verbe de transfert physique (par ex. 'donner', 'prêter', 'vendre'), quand celui-ci est codé différemment de l'argument-thème.

Le français *à*, l'anglais *to* et le datif de l'allemand sont donc des marques de datif selon cette définition (voir la Figure 1 plus haut). La dernière condition définitoire est nécessaire pour exclure des cas comme l'accusatif du martuthunita en 5 qui est employé aussi bien pour l'argument-destinataire que pour l'argument-thème :

(5) Martuthunira (Dench 1995, p.217)

Ngayu yungku-lha nganaju-u muyi-i murla-a mungka-lwaa.
 1SG.NOM donner-PASSÉ 1SG.GEN-ACC chien-ACC viande-ACC manger-FINAL
 'I gave my dog meat to eat.'

Dans ce sens, le Datif n'est donc pas une catégorie sémantique pure, mais une catégorie qui contient la composante sémantique formelle « codé différemment du thème »¹.

Le datif dans les langues particulières n'est naturellement pas identique avec (4) : en allemand le datif est beaucoup plus souvent employé à la suite de prépositions, en turc il est employé aussi pour le lieu de destination (par ex. *Paris'-e* : 'vers Paris') et dans de nombreuses langues également pour les arguments bénéfactifs (*beneficiaries*, Kittilä 2005).

6.2. *Sujet*

On a souvent utilisé le terme « sujet » comme un concept comparatif (par ex. chez Haspelmath 1990, p. 27 pour la définition du concept comparatif « passif »), mais définir translinguistiquement le sujet est difficile (cf. Keenan 1976, Lazard 2003, 2006, p. 172-181). Une définition facilement applicable est cependant celle proposée par Dixon en (6) :

(6) Définition :

Le sujet est l'argument-S de la phrase intransitive ou l'argument-A de la phrase transitive (Dixon 1994, Chap. 5)

Cette définition présuppose que nous puissions distinguer interlinguistiquement une phrase transitive d'une phrase intransitive, ce qui n'est pas trivial non plus, mais qui peut être résolu comme par exemple chez Lazard (2002, 2006, p. 181-185). Alors nous pouvons identifier les schèmes « argument-S » et « argument-A » par le biais des rôles sémantiques.

Les définitions du sujet dans les langues particulières ont en général une allure toute différente de (6). Parfois le sujet est assimilé à l'argument au nominatif (par ex. Kroeger 1993), et parfois des propriétés d'ordre des mots ainsi que d'autres propriétés syntaxiques sont mises en avant (par ex. chez Zaenen et al. 1985) où des arguments au datif en islandais sont désignés comme des sujets). Aussi longtemps que l'on distingue entre les concepts comparatifs et les catégories descriptives, il n'y a pas de contradiction entre les conceptions de Kroeger et de Zaenen et al. et la définition du sujet selon Dixon.

1. D'une manière tout à fait analogue l'ergatif est normalement défini comme « le cas du sujet transitif, quand il est codé différemment du sujet intransitif », donc en termes qui ne sont pas seulement sémantiques.

6.3. *Forme (non) finie*

La propriété « (non) fini » est souvent employé dans un sens translinguistique (Bisang 2001, Nikoaeva 2007), et l'on peut la définir comme en (7) :

(7) Définition :

Un verbe fini est une forme fléchie qui est spécifié pour le temps et la personne du sujet.

Cette définition n'est applicable qu'aux langues qui ont une flexion verbale pour la personne et le temps (Parfois le caractère « fini » est aussi employé pour des langues sans marquage de la personne ou pour des langues totalement dépourvues de flexion, mais je ne connais aucune définition cohérente du caractère « fini » qui serait applicable à toutes les langues).

Dans les langues particulières, on peut définir le caractère « fini » comme en (7), mais d'autres définitions ont également été appliquées. Ainsi Joseph (1983, p. 110-113) donne des arguments détaillés visant à classer l'impératif du grec moderne comme « non fini ». Comme pour le sujet, il y a effectivement dans les langues particulières beaucoup d'autres critères pour l'identification de catégories morphologiques dont la plupart ne peuvent pas être employées pour la comparaison des langues.

6.4. *Le progressif*

L'aspect progressif est souvent sollicité dans un sens translinguistique, par ex. chez Dahl (1985), Bybee et al (1994, Chap. 5), Bertinetto et al. (2000). On peut définir ce schème comme en (8) :

(8) Définition :

Une forme progressive est une forme qui peut être employée pour des événement qui se déroulent à l'instant présent, mais pas pour des événements survenant habituellement.

La définition n'est donc pas uniquement sémantique. Sémantiquement, la forme progressive de l'anglais *She is working on it* correspond exactement à la forme de l'allemand *Sie arbeitet daran*, mais la seconde peut justement être employée pour un événement habituel et ne constitue donc pas un progressif.

Les catégories des langues particulières ne sont désignées comme un « progressif » que si elles remplissent la condition énoncée en (8), mais elles peuvent avoir encore beaucoup d'autres propriétés. En anglais, on peut faire des distinctions telles que *He is rude* « il est

malpoli » vs. *He is being rude* « il se comporte de manière malpolie », que l'on ne peut pas faire dans les langues romanes (Bertinetto 2000, p. 584). L'aspect progressif de l'anglais et l'aspect progressif de l'italien sont donc des catégories particulières différentes que l'on ne peut identifier ni l'une avec l'autre ni avec le concept comparatif en (8).

6.5. *Les clitiques*

Le schème du clitique est souvent employé interlinguistiquement (par ex. Aikhenvald 2002). Chez Dryer (2005b), qui souligne la distinction entre les affixes de cas et les clitiques de cas, nous trouvons le concept comparatif (9).

(9) Définition :

Un clitique est une forme qui est dépendante phonologiquement, mais qui se lie à un syntagme (pas seulement avec un mot isolé), i.e. qui se tient à une place déterminée d'un syntagme, indépendamment de la classe syntaxique de l'hôte (*host*).

De ce fait les marques de cas du basque sont des clitiques, car elles se tiennent toujours à la fin du groupe nominal, même si le dernier mot du groupe n'est pas un nom, mais un adjectif ou un démonstratif :

(10) Basque (Hualde & Ortiz de Urbina 2003, p. 171)

- | | | |
|----|--------------------------|--------------------|
| a. | <i>gizon-ari</i> | 'à l'homme' |
| | homme-DAT | |
| b. | <i>gizon gazte-ari</i> | 'au jeune homme' |
| | homme jeune-DAT | |
| c. | <i>gizon gazte hon-i</i> | 'à ce jeune homme' |
| | homme jeune ce-DAT | |

Mais, dans la description de Hualde & Ortiz de Urbina (2003), ces éléments marqueurs de cas sont décrits comme des suffixes et non des clitiques. Du point de vue de cette langue particulière, c'est pertinent, car ils se comportent différemment de clitiques tels que *baina* 'mais' (p. 729), et ils partagent des traits communs importants avec d'autres affixes. Si l'on accepte que les concepts comparatifs et les catégories descriptives soient des choses différentes, il n'y a pas de contradiction entre Dryer et Hualde & Ortiz de Urbina.

7. **Objections**

La conception défendue ici des catégories comparatives a été critiquée à partir de deux points de vue différents, celui de la conception générative aprioristique et celui d'une sémantique relativiste.

7.1. Une typologie basée sur des analyses de langues particulières ?

Newmeyer (1998, Chap. 6) critique en détail la typologie des langues d'inspiration greenbergienne et l'un des aspects de sa critique est que la comparaison typologique est souvent menée sans une analyse détaillée des langues particulières :

« formal analysis of language is a logical and temporal prerequisite to language typology. That is, if one's goal is to describe and explain the typological distribution of linguistic elements, then one's first task should be to develop a formal theory... (Newmeyer 1998, p. 337) »

Cette critique est donc tout à fait analogue à celle de Matthews (cf. plus haut section 2), qui présuppose également que la typologie devrait travailler sur la base d'analyses et de catégories de langues particulières.

Mais, en fait, cela n'est pas nécessaire. La typologie doit être menée sur la base de faits empruntés aux langues particulières, mais pas sur la base d'analyses plus approfondies des langues particulières. Les typologues se servent de schèmes conceptuels qu'ils ont fabriqués eux-mêmes, et ceux-ci présentent plus ou moins d'analogies avec des catégories de langues particulières, mais elles ne se recouvrent que rarement avec ces dernières. Fréquemment la typologie décompose les catégories des langues particulières : la définition typologique du datif n'est par exemple pas particulièrement naturelle pour le turc, où le suffixe de cas *-e/-a* désigne aussi bien le destinataire que la destination, car il y a de bonnes raisons d'admettre que le datif turc n'a qu'une seule *Gesamtbedeutung* ('sens global' selon Jakobson), à savoir la direction. Mais, pour le datif dans le sens de (4), un seul aspect est pertinent : nous n'avons pas besoin d'une analyse du système casuel du turc pour saisir le datif du turc au sens typologique, il nous suffit de savoir comment l'argument-destinataire est codé. De la même manière, nous n'avons pas besoin d'une analyse de la ligne de démarcation entre morphologie et syntaxe en basque pour identifier des clitiques selon la définition (5) ; il nous suffit de savoir si un élément se lie toujours à des éléments de la même classe syntaxique.

Cette conception de la typologie implique une certaine séparation entre la typologie et la linguistique des langues particulières. La description approfondie de langues particulières n'est pas aussi importante pour la typologie que de nombreux linguistes ne l'imaginent (voir aussi Haspelmath 2004), mais cela signifie aussi que la typologie n'est pas si importante pour la linguistique descriptive de langues particulières, comme on l'admet de divers côtés. Les linguistes descriptivistes peuvent constituer leurs catégories eux-mêmes sans se demander si

les typologues ont déjà rencontré une fois ailleurs de telles catégories. La typologie et la linguistique descriptive sont donc autonomes, et aucune n'a un rapport de dominance à l'égard de l'autre ; l'une et l'autre sont importantes et toutes deux peuvent beaucoup apprendre l'une de l'autre, mais aucune des deux n'est une condition incontournable pour l'autre.

7.2. *Et s'il n'y avait a pas de catégories sémantiques universelles ?*

Stephen C. Levinson (comm. pers.) a soulevé l'objection que la typologie ne peut pas vraiment se fonder sur des schèmes sémantiques universels, parce que la sémantique elle-même n'est pas universelle. La possibilité d'une véritable traduction entre deux langues est illusoire : de même que toutes les langues ont des catégories formelles différentes, toutes les langues ont également des catégories sémantiques différentes. La typologie ne peut donc pas se fonder au la signification comme *tertium comparationis*.

Cette objection ne porte pas seulement sur la position qui tient la signification pour seule base de la comparaison des langues (Croft 2003, p.13-14), mais aussi la position que j'ai formulée ici, car de nombreux concepts comparatifs ont une composante sémantique qui doit être universelle pour que les concepts comparatifs puissent être applicables universellement.

Cependant l'idée que toutes les langues ont des catégories sémantiques diverses est absolument compatible avec ma position aussi longtemps qu'il y a des primitifs sémantiques universels (par exemple, dans le sens de Wierzbicka 1998), par le biais desquels les traits communs aux significations peuvent être saisis. Chez Wierzbicka, ces primitifs sémantiques ont un statut théorique central : il est admis qu'ils sont innés et employés par les locuteurs de toutes les langues. Si, en outre, ils se combinent différemment dans différentes langues et que les catégories observables sont des complexes de nombreux primitifs, la comparaison des langues peut toujours en principe continuer à passer par ces primitifs.

Mais dans la pratique typologique, de tels primitifs cognitifs universels jouent un rôle négligeable. En revanche, les typologues travaillent avec des concepts comparatifs du genre que nous trouvons dans les cartes sémantiques (voir plus haut la figure 1, section 2). Ces concepts comparatifs nous permettent de représenter les extensions de sens de catégories formelles dans les langues particulières et de comparer différentes langues, mais ils n'ont pas nécessairement un statut théorique, et on ne leur attribue pas obligatoirement une validité

psychologique². Ils ne sont introduits que pour comparer les langues. Levinson et ses collègues ont eux-même employé cette méthode (par ex. Levinson et al. 2003, Majid et al. 2007). Ce faisant, ils ont travaillé surtout sur des stimuli non linguistiques (image, vidéos, etc.), pour exclure l'influence de catégories linguistiques sur les locuteurs. Mais de tels stimuli non linguistiques ne sont rien d'autre que des concepts comparatifs d'un type particulier³.

8. Conclusion

Ma conclusion est donc que la typologie des langues est possible parce que les typologues se constituent des concepts comparatifs particuliers qui leur servent de *tertium comparationis*. Ces concepts comparatifs ressemblent souvent à des catégories destinées à la description de langues particulières et ne cessent d'être confondus avec des catégories descriptives.

Mais les concepts comparatifs ne servent qu'à comparer les langues et il n'y a aucune raison de supposer que les schèmes qui sont optimaux pour comparer les langues devraient être également appropriés pour décrire des langues particulières.

D'une certaine manière, notre travail serait simplifié si nous n'avions qu'une sorte de schèmes : des catégories interlinguistiques qui servent aussi bien pour la description de langues particulières (de telle manière que les catégories des langues particulières soient simplement des instanciations de ces catégories translinguistiques) que pour la comparaison des langues. Mais s'il en était ainsi, la typologie des langues et la description des langues particulières seraient intimement liées et aucune des deux ne pourrait poursuivre ses objectifs sans l'autre.

2. Cette thèse se rencontre cependant parfois. Par exemple Croft (2001, p. 364) défend manifestement une conception psychologiquement réelle des cartes sémantiques :
 « The conceptual space is the geography of the human mind, which can be read in the facts of the world's languages in a way that the most advanced brain scanning techniques cannot ever offer us. »

Cette thèse est rejetée par ex. par Crostofaro (2009).

3. On pourrait même aller jusqu'à dire que les zones de textes dans les textes parallèles, telles qu'elles sont employées par exemple dans les travaux typologiques de Bernhard Wälchli (Cysouw & Wälchli 2007, Wälchli 2009) sont un type particulier de concepts comparatifs. Une méthode appaarentée est l'emploi de questionnaire comme chez Dahl (1985). De tels concepts comparatifs ne posent toutefois pas de problème, parce que personne ne les confond avec des catégories descriptives.

Dans la vision de la typologie que j'ai présentée ici, la typologie est autonome par rapport à la linguistique des langues particulières, mais cela vaut aussi en sens inverse. J'aimerais affirmer que la plupart des travaux typologiques de la tradition greenbergienne ont implicitement suivi ce modèle et que c'est la raison pour laquelle ils ont livré des résultats fructueux et répliquables, et qu'ils continueront à le faire à l'avenir. Cette contribution ne vise donc pas à exhorter à abandonner la pratique d'aujourd'hui, mais à prendre plus clairement conscience de ce que nous les typologues nous faisons réellement quand nous engageons un travail de typologie (Lazard 2005) et de la manière dont nous pouvons comparer les langues malgré des catégories incommensurables.

Martin HASPELMATH
Max-Planck-Institut für evolutionäre Anthropologie
haspelmath@eva.mpg.de

traduit de l'allemand par Jacques FRANÇOIS

Références

- AIKHENVALD, Alexandra Y. 2002. « Typological parameters for the study of clitics, with special reference to Tariana ». In : Dixon, R.M.W. & Aikhenvald, Alexandra Y. (eds.) *Word : a cross-linguistic typology*. Cambridge : Cambridge University Press.
- BACH, Emmon. 2004. « Linguistic universals and particulars ». In : van Sterkenburg, Piet (ed.) *Linguistics today – facing a greater challenge*, p. 47-60. Amsterdam : Benjamins.
- BAKER, Mark C. 2001. *The atoms of language : The mind's hidden rules of grammar*. New York : Basic Books.
- 2008. « The macroparameter in a microparametric world ». In : Theresa Biberauer (ed.) *The limits of syntactic variation*. Amsterdam : Benjamins, p. 351-373.
- BERTINETTO, Pier Marco. 2000. « The progressive in Romance, as compared with English ». In : Dahl, Östen (ed.) *Tense and aspect in the languages of Europe*. Berlin : Mouton de Gruyter, p. 559-604.
- BERTINETTO, Pier Marco & EBERT, Karen H. & DE GROOT, Casper. 2000. « The progressive in Europe ». In : Dahl, Östen (ed.) *Tense and aspect in the languages of Europe*. Berlin : Mouton de Gruyter, p. 517-558.
- BIERWISCH, Manfred. 1967. « Syntactic features in morphology : general problems of so-called pronominal inflection in German ». In : *To Honour Roman Jakobson*. The Hague : Mouton, p. 239-270.
- BISANG, Walter. 2001. « Finite vs. non-finite languages ». In Haspelmath, Martin & König, Ekkehard & Oesterreicher, Wulf & Raible, Wolfgang (eds.) *Language typology and language universals : An international handbook*. Berlin : de Gruyter, p. 1400-1413.
- BLANSITT, Edward L., Jr. 1988. « Datives and allatives. » In Michael Hammond, Edith A. Moravcsik, and Jessica R Wirth (eds.), *Studies in Syntactic Typology*. Amsterdam : John Benjamins.

- BOAS, Franz. 1911. Introduction. In : *Handbook of American Indian languages*, vol. 1. (Bureau of American Ethnology, Bulletin 40.) Washington : Government Print Office.
- BYBEE, Joan L. ; PAGLIUCA, William ; and PERKINS, Revere D. 1994. *The evolution of grammar*. Chicago : The University of Chicago Press.
- CHOMSKY, Noam A. 1957. *Syntactic structures*. The Hague : Mouton.
- CRISTOFARO, Sonia. 2003. *Subordination*. Oxford : Oxford University Press.
- 2008. « Grammatical categories and relations : universality vs. language-specificity and construction-specificity ». *Language and Linguistics Compass* 3/1, p. 441-479.
- 2009. « Semantic maps and mental representation ». In : Cysouw et al. (eds.)
- CROFT, William. 1990. *Typology and universals*. Cambridge : Cambridge University Press.
- 2000. « Parts of speech as language universals and as language-particular categories », in : Vogel, Petra & Comrie, Bernard (eds.) *Approaches to the typology of word classes*. Berlin : Mouton de Gruyter, p. 65-102.
- 2001. *Radical Construction Grammar*. Oxford : Oxford University Press.
- 2003. *Typology and universals*. 2nd edition. Cambridge : Cambridge University Press.
- CYSOUW, Michael & BERNHARD Wälchli. 2007. « Parallel texts : Using translational equivalents in linguistic typology ». Introduction to the special issue of *Sprachtypologie und Universalienforschung (STUF)* 60(2) : p. 95-99.
- CYSOUW, Michael & MALCHUKOV, Andrej & HASPELMATH, Martin (eds.) 2009. *Semantic maps*. Special issue of the journal *Linguistic Discovery*.
- DAHL, Östen. 1985. *Tense and aspect systems*. Oxford : Basil Blackwell.
- DENCH, Alan Charles. 1995. *Martuthunira : A Language of the Pilbara Region of Western Australia*. (Pacific Linguistics, C-125.) Canberra : Australian National University.
- DRYER, Matthew S. 1992. « The Greenbergian word order correlations. » *Language* 68 : p. 81-138.
- DRYER, Matthew. 1997. « Are grammatical relations universal ? » In : Bybee, Joan & Haiman, John & Thompson, Sandra A. (eds.) *Essays on language function and language type*. Amsterdam : Benjamins, p. 115-143.
- DRYER, Matthew S. 2005a. « Position of case affixes. » In : Haspelmath, Martin & Dryer, Matthew S. & Gil, David & Comrie, Bernard (eds.) *The World Atlas of Language Structures*. Oxford : Oxford University Press, p. 210-213.
- 2005b. « Order of subject, object and verb. » In : Haspelmath, Martin & Dryer, Matthew S. & Gil, David & Comrie, Bernard (eds.) *The World Atlas of Language Structures*. Oxford : Oxford University Press, p. 330-333.
- GREENBERG, Joseph H. 1963. « Some universals of grammar with particular reference to the order of meaningful elements. » In : Greenberg, Joseph H. (ed.) *Universals of grammar*, p. 73-113. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- GREENBERG, Joseph. 1974. *Language typology : a historical and analytic overview*. The Hague : Mouton.
- HASPELMATH, Martin. 1990. « The grammaticization of passive morphology ». *Studies in Language* 14.1 : p. 25-71.
- 2003. « The geometry of grammatical meaning : Semantic maps and cross-linguistic comparison. » In : Tomasello, Michael (ed.) *The new psychology of language*, vol. 2. Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum, p. 211-242.
- 2004. « Does linguistic explanation presuppose linguistic description ? » *Studies in Language* 28.3, p. 554-579.
- 2007. « Pre-established categories don't exist—consequences for language description and typology ». *Linguistic Typology* 11, p. 119-132.

- 2008. « Parametric versus functional explanations of syntactic universals ». In : Theresa Biberauer (ed.) *The limits of syntactic variation*. Amsterdam : Benjamins, p. 75-107.
- HASPELMATH, Martin & DRYER, Matthew S. & GIL, David & COMRIE, Bernard (eds.) 2005. *The world atlas of language structures*. Oxford : Oxford University Press.
- HJELMSLEV, Louis. 1953. *Prolegomena to a theory of language*. Baltimore : Waverley Press.
- HUALDE, José Ignacio & ORTIZ DE URBINA, Jon (eds.) 2003. *A grammar of Basque*. Berlin : Mouton de Gruyter.
- JOSEPH, Brian D. 1983. *The synchrony and diachrony of the Balkan infinitive : A study in areal, general and historical Linguistics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- KEENAN, Edward L. 1976. « Toward a universal definition of 'subject' ». In : Li, Charles N. (ed.) *Subject and topic*. New York : Academic Press, p. 303-333.
- KITTLÄ, Seppo. 2005. « Recipient-prominence vs. beneficiary-prominence ». *Linguistic Typology* 9.2, p. 269-297.
- KROEGER, Paul R. 1993. *Phrase structure and grammatical relations in Tagalog*. Stanford : CSLI Publications.
- LAZARD, Gilbert. 1981. « La quête des universaux sémantiques en linguistique ». *Actes sémiotiques – Bulletin* 4, fasc. 19, p. 26–37.
- 1992. « Y a-t-il des catégories interlangagières ? » In Susanne Anschutz (ed.), *Texte, Sätze, Wörter und Moneme : Festschrift für Klaus Heger*. Heidelberg : Heidelberg Orientverlag, p. 427-434. (Reprinted in : Lazard, Gilbert. 2001. *Études de linguistique générale : typologie grammaticale*. Leuven : Peeters.)
- 1994. *L'actance*. Paris : Presses universitaires de France.
- 2002. « Transitivity revisited as an example of a more strict approach in typological research ». *Folia Linguistica* 36, p. 141–190.
- 2003. « Le sujet en perspective interlinguistique ». in. Merle, J.-M. (ed.) *Le sujet*. Gap : Ophrys, p. 15-28.
- 2005. « What are we typologists doing ? » In Zygmunt Frajzyngier & Adam Hodges & David S. Rood (eds.) *Linguistic diversity and language theories*. Amsterdam : Benjamins, p. 1–23.
- 2006. *La quête des invariants interlangues : La linguistique est-elle une science ?* Paris : Honoré Champion Éditeur.
- LEVINSON, Stephen & MEIRA, Sérgio & the Language and Cognition Group. 2003. « 'Natural concepts' in the spatial topological domain—adpositional meanings in crosslinguistic perspective : an exercise in semantic typology ». *Language* 79.3, p. 485-516.
- MAJID, Asifa & BOWERMAN, Melissa & VAN STADEN, Miriam & BOSTER, James S. 2007. « The semantic categories of cutting and breaking events : A crosslinguistic perspective ». *Cognitive Linguistics* 18.2, p. 133–152.
- MALING, Joan. 2001. « Dative : the heterogeneity of the mapping among morphological case, grammatical functions, and thematic roles ». *Lingua* 111, p. 419-464.
- MARTINET, André. 1960. *Éléments de linguistique générale*. Paris : Armand Colin.
- MATTHEWS, Peter H. 1997. « Structural linguistics in the 1990s ». *Lingua* 100, p. 193-203.
- MÜLLER, Gereon. 2005. « Syncretism and iconicity in Icelandic noun declensions ». In : *Yearbook of morphology 2004*. Dordrecht : Springer, p. 229-271.
- NEUMEYER, Frederick J. 1998. *Language form and language function*. Cambridge/MA : MIT Press.
- 2005. *Possible and probable languages : a generative perspective on linguistic typology*. Oxford : Oxford University Press.

- 2007. « Linguistic typology requires crosslinguistic formal categories ». *Linguistic Typology* 11, p. 133-157.
- NICHOLS, Johanna. 1992. *Linguistic diversity in space and time*. Chicago : The University of Chicago Press.
- NIKOLAEVA, Irina (ed.) 2007. *Finiteness : theoretical and empirical foundations*. Oxford : Oxford University Press.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1983[1915]). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- SCHACHTER, Paul. 1976. « The subject in Philippine languages : Topic, actor, actor-topic, or none of the above ». In : Li, Charles N. (ed.) 1976. *Subject and topic*. New York : Academic Press, p. 491-518.
- SCHACHTER, Paul & OTANES, Fe T. 1972. *Tagalog reference grammar*. Berkeley : University of California Press.
- STASSEN, Leon. 1985. *Comparison and universal grammar*. Oxford : Blackwell.
- VAN DER AUWERA, Johan & PLUNGIAN, Vladimir A. 1998. « Modality's semantic map. » *Linguistic Typology* 2.1, p. 79-124.
- WÄLCHLI, Bernhard. 2009. « Similarity semantics and building probabilistic semantic maps from parallel texts ». In : Cysouw et al. (eds.) 2009.
- WIERZBICKA, Anna. 1998. « Anchoring linguistic typology in universal semantic primes ». *Linguistic Typology* 2.2, p. 141-194.
- ZAENEN, A., J. MALING, & H. THRAÏSSON. 1985. « Case and grammatical functions ». *Natural Language and Linguistic Theory* 3, p. 441-483.

ABSTRACT. — *In view of the diversity of grammatical structures, it is not evident that language typology is possible. Languages may express roughly the same things, but they have quite different grammatical categories, which cannot be equated with the categories of other languages. In the older structuralist tradition, the conclusion from this was that language typology is indeed impossible. The generative tradition adopted the radically different (aprioristic) position that all grammars are made from the same building blocks, and that the categories can be equated after all. Recently the non-aprioristic view has become more prominent, and in this contribution I explain how one can do typology with such a position. The solution of the problem consists in recognizing that the descriptive categories and the comparative concepts have to be strictly distinguished, although very often the same terms are used for them. « Dative », « subject » and « clitic » in descriptions of particular languages are different from « dative », « subject » and « clitic » in a typological approach. This means that typology and descriptive linguistics are less dependent on each other than has often been thought.*

ZUSAMMENFASSUNG. — *Dass Sprachtypologie möglich ist, ist angesichts der Verschiedenheit der grammatischen Strukturen nicht evident. Sprachen können zwar ungefähr dasselbe ausdrücken, haben aber ganz unterschiedliche grammatische Kategorien, die nicht mit den Kategorien anderer Sprachen gleichgesetzt werden können. In der älte-*

ren strukturalistischen Tradition wurde aus dieser Einsicht der Schluss gezogen, dass Sprachtypologie tatsächlich nicht möglich ist. Die generative Tradition vertrat die radikal unterschiedliche (aprioristische) Position, dass alle Grammatiken aus denselben Bausteinen bestehen, und dass Kategorien sehr wohl gleichgesetzt werden können. In letzter Zeit wird aber die nicht-aprioristische Sicht wieder prominenter, und in diesem Beitrag erkläre ich, wie man auch mit einer solchen Sichtweise Sprachtypologie betreiben kann. Die Lösung des Problems besteht darin, dass man anerkennt, dass die Beschreibungskategorien und die Vergleichskonzepte streng unterschieden werden müssen, obwohl sehr oft dieselben Termini dafür verwendet werden. « Dativ », « Subjekt » oder « Klitikon » sind in einzelsprachlichen Beschreibungen andere Dinge als « Dativ », « Subjekt » oder « Klitikon » in typologischer Sicht. Das bedeutet, dass Typologie und Sprachbeschreibung weniger stark voneinander abhängen, als das viele Linguisten bisher meinen.